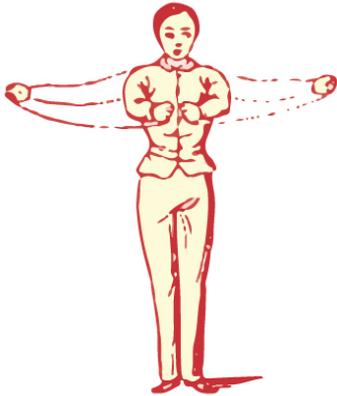


Avoir un corps, ça ne va pas de soi !

Martine Marhadour



Avoir un corps, ça ne va pas de soi ! Les exemples cliniques venant en attester foisonnent. Il n'est pas rare, lorsque nous nous intéressons à la logique d'un sujet, de constater une sorte d'absence fondamentale de rapport au corps (comme si ce corps, il n'en était pas séparé, il ne l'avait pas constitué comme objet). Certains sujets semblent ne pas avoir de corps, tel cet homme avec une infection majeure du pied dont il ne se plaint pas, et que les professionnels remarquent une fois qu'il se

trouve à la limite de l'amputation. Un jeune, accueilli en institution, ne se lave pas, ne semble pas faire cas de l'odeur nauséabonde qui émerge de son corps et des remarques de son entourage à ce propos, cela ne l'atteint pas. Ces cas extrêmes illustrent que pour traiter son corps, voire le (mal)traiter, encore faut-il que le sujet en ait un, c'est-à-dire qu'il soit subjectivé, noué à la question de son être, non rejeté par sa pensée et donc par le langage. Pour d'autres, le corps est investi, ils tentent de le soumettre à l'image idéale qu'ils souhaitent atteindre. Ils le parent, l'habillent, le maquillent, l'embellissent afin de le rendre plus beau, de cacher ses défauts afin de plaire, d'être aimé par l'autre, en fonction de l'air du temps, de ce qui est en vogue dans leur époque et dans la civilisation dans laquelle ils s'inscrivent (la mode, l'esthétique par exemple).

La question du corps renvoie à différents temps des enseignements de Freud, de Lacan, et de Jacques-Alain Miller.

Afin de saisir cette proposition que le sujet a un corps, il me semble incontournable de revenir à la constitution du sujet dans son rapport à l'Autre.

« Immaturité de l'être »

L'*infans* se spécifie, à la naissance, de son immaturité, il ne peut subvenir seul à ses besoins pour survivre. D'emblée, la question de la mort est en jeu, il dépend de l'Autre pour sa survie. Le cri est une manifestation de ce qui traverse cet enfant dans son organisme, des excitations qu'elles soient internes (la sensation de faim, les maux du corps) ou externes (la chaleur, l'éblouissement par le soleil, les bruits de l'environnement). L'Autre donnera une signification au cri de l'enfant. Ce lieu de l'Autre, Lacan le qualifiera notamment de « trésor des signifiants ». En effet, ce petit être ne parle pas, le cri est une manifestation d'un désagrément, d'une détresse, pourrions-nous dire. C'est l'Autre qui l'introduit au champ du langage, en donnant une signification à ce cri, (il a faim, il a trop chaud, il a soif, etc.) et en venant satisfaire le besoin. Par cette intervention de l'Autre, ce cri deviendra un appel, l'enfant ayant repéré que celui-ci entraîne l'apparition de l'Autre et la satisfaction du besoin. Cette satisfaction procure un plaisir à l'enfant qui cherchera à nouveau à être satisfait, comblé. Ainsi, il demandera l'Autre au-delà de la satisfaction de son besoin. Notons tout de même que si l'Autre interprète ce cri, il peut se tromper, répondre à côté. Il y a donc d'emblée un écart entre l'interprétation que l'Autre donne au cri ou à l'appel de l'enfant et ce qui se passe du côté de l'enfant.

Le manque d'objet

Le pas décisif et constitutif du sujet est la séparation avec le sein qui se constitue alors comme un objet attribué à l'Autre, puisqu'il est logé chez l'Autre qui est appelé pour le satisfaire. Au fond, c'est à partir du manque d'objet que l'enfant appelle l'Autre. Ceci n'est pas une évidence, en témoigne la clinique des enfants placés en pouponnière chez lesquels il n'est pas rare d'observer qu'ils n'appellent pas l'Autre pour demander à être nourris ou peuvent rester dans leur lit une fois éveillés sans appeler.

Le *fort-da* où les prémisses de la dimension symbolique

Lacan dans son premier Séminaire donné en 1954, et intitulé « Les Écrits techniques de Freud », reprendra l'observation freudienne de son petit-fils Ernst, âgé de dix-huit mois. En l'absence de sa mère, cet enfant se vouait à un jeu avec une bobine de fil. Il lançait cette bobine et la ramenait à lui, accompagnant ces deux mouvements de deux vocalises Ooo pour *fort*, et *da*. Je ne reprendrai pas ici l'observation dans ses détails, en revanche ce que relève Lacan me semble fondamental : « [l'enfant] substitue, nous dit Freud, à la tension douloureuse engendrée par l'expérience inévitable de la présence et de l'absence de l'objet aimé, un jeu par où il manie lui-même l'absence et la présence en tant que telles et se plaît à les commander. [...] L'important n'est pas que l'enfant dise les mots *Fort/Da*, ce qui sans sa langue maternelle, revient à *Loin/Là* [...] C'est qu'il y a là, dès l'origine, une première manifestation de langage. Dans cette opposition phonématique, l'enfant transcende, porte sur un plan symbolique, le phénomène de la présence et de l'absence. »¹ Par l'absence de l'Autre, l'enfant se confronte au fait que l'Autre est manquant et désire ailleurs, le désir de l'Autre est énigmatique pour le sujet qui pourra traiter cette question à partir de la dimension symbolique. Pour le dire autrement, à un moment, l'enfant appelle et la mère ne vient pas, il est confronté au manque, à un moins, ça fait trou dans la logique instaurée jusque-là (il appelle, elle vient), ça fait énigme. Alors il a à inventer autre chose, un second signifiant à la place du trou (du manque de signification). Face à ce qui désordonne son monde, le rend chaotique, l'enfant a recours à la dimension symbolique pour traiter ce réel auquel il a affaire. Cette dimension symbolique, du registre du langage est essentielle, dans la mesure où elle permet à chacun d'élever à une autre dimension ce qui fait effraction, de donner une signification à ce que le sujet peut rencontrer comme énigmatique, voire comme excès ou jouissance venant du corps. Pour autant il y a un *gap*, tout de ce réel, cette énigme relative à la jouissance qui émerge du corps ne pouvant être symbolisée ou enserrée par le langage.

Le stade du miroir et le corps comme image

Ce que Lacan dépliera du stade du miroir en 1949 est essentiel quant à ce qu'il y formalise du rapport du sujet à son corps, au semblable, à l'Autre et à l'objet.

Il correspond au moment où l'enfant « qui n'a pas encore la maîtrise de la marche »², qui est encore « plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage »³ peut se percevoir dans le miroir comme une unité. Cette perception de lui-même est appuyée par la présence d'un adulte à ses côtés vers lequel il se tourne pour vérifier. L'enfant capté par

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre 1, *Les Écrits techniques de Freud*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 195.

² Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 94.

³ *Ibid.*

l'image de ce corps se voit autrement qu'il n'est, ce que Lacan nomme « un mirage [de] la maturation de sa puissance »⁴, telle l'oasis dans le désert que l'individu hallucine.

Dans « Biologie lacanienne et événement de corps », J.-A. Miller énonce que « la satisfaction propre au stade du miroir, c'est l'identification du sujet conçue comme désarroi organique originel à [...] l'image corporelle complète. Cette satisfaction serait repérée dans l'expérience sous le nom de la jubilation [...] devant la complétude spéculaire qu'il obtient de sa présence devant un miroir. C'est bien la satisfaction qui est au premier plan de cette expérience. [...] Cette jubilation n'est pas une satisfaction d'une complétude naturelle, mais une satisfaction ancrée dans un manque et établie sur une discordance. D'emblée, et même là sur un fondement qui serait biologique, le sujet se trouve affecté de deux corps discordants. Dans son statut réel, l'organisme, distingué du corps proprement dit, lui image. »⁵

Organisme / (réel)	corps (image)	Nous pourrions ajouter :	être (Symbolique)
-----------------------	------------------	--------------------------	----------------------

Ainsi, l'image du corps voile un manque relatif à l'immaturation biologique à ce corps que l'enfant ne peut maîtriser, coordonner, face à ce qui du corps organique lui échappe. Lacan insiste aussi sur le moment dépressif succédant à la jubilation. « Dans le *Séminaire IV*, [il] ajoute qu'en effet, dans le stade du miroir il n'y a pas seulement la jubilation mais que la dépression s'introduit également. C'est dire que cette signification [je suis ça] qui se produit à partir de l'image spéculaire, loin d'être stable, est une signification vacillante. »⁶

Ce qui est essentiel également dans ce temps logique, c'est le regard de l'Autre, en tant qu'il est aussi le lieu de la parole, situant le point à partir duquel le parlêtre peut se voir. C'est à partir de ce regard de l'Autre que l'enfant peut se saisir comme unité.

La consistance mentale du corps

Hélène Bonnaud transmet d'une façon tout à fait claire et précise les enjeux de ce moment du stade du miroir : « C'est par le regard de l'Autre qui le porte, le *regarde*, lui parle, que le petit enfant saisit sa propre image comme unité. À partir de cette expérience du *Stade du miroir*, l'enfant aura le sentiment qu'il a un corps séparé de celui de sa mère, un corps qu'il investira comme étant son corps propre. Dès lors, il l'appréhendera selon les modalités de son inscription dans le désir de l'Autre. Enfant aimé, adulé, il se forgera une image idéale de son moi ; enfant peu investi, peu aimé, son image sera marquée de la blessure du manque d'amour. Encore faut-il avoir un corps. Ce qui, selon Lacan, relève du mental, de la consistance mentale qu'on en a et qui peut aller de l'adoration à la haine de soi. »⁷

Donc le corps relève d'une certaine consistance mentale en tant que nous sommes des êtres parlants, il faut des mots pour pouvoir dire quelque chose de son corps, ce qui est éprouvé ou ressenti, cela en passe nécessairement par ce que nous appelons le signifiant.

« Le corps qui fout le camp »

« Le parlêtre adore son corps, parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance – consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp

⁴ *Ibid.*, p. 95.

⁵ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n°44, février 2000, p. 26.

⁶ Miller J.-A., « L'image du corps en psychanalyse », *La Cause freudienne*, n°68, février 2008, p. 97.

⁷ Bonnaud H., « Le regard sur le corps », posté le 23 juin 2016, disponible sur le site des 46^e Journées de l'École de la Cause freudienne : lobjetregard.com

à tout instant. »⁸ Cette formulation de Lacan est essentielle pour saisir que les êtres parlants ont un corps en lien à sa consistance mentale, celle-ci articule l'image du corps au symbolique, au langage.

Pour que cela tienne ensemble, il faut donc associer cette nomination opérée par la dimension symbolique et cette reconnaissance relevant du stade du miroir. Quand ça ne tient plus, le sujet régresse au stade topique du miroir, il est confronté à la fuite de son corps.

Lara dans *Girl*, film réalisé par Lukas Dhont

La clinique démontre aussi que le sexe anatomique, du corps organique, n'est pas le corps qui est décerné au sujet par le langage. Ainsi, un parlêtre né homme peut être encombré du sexe anatomique qui lui est attribué lorsque lui-même se reconnaît en tant qu'être sexué femme. À ce propos, le remarquable film de Lukas Dhont, *Girl*, dans lequel Lara, jeune danseuse qui se vit femme, soumet son corps à rude épreuve, notamment par une pratique intensive de la danse, mais aussi par la contention de son sexe mâle et l'absorption d'un traitement hormonal avec à l'horizon une opération chirurgicale afin de tenter de faire correspondre son sexe anatomique à son être de femme. Elle pratique la danse avec d'autres filles, artifice qui lui permet d'être vu comme fille. Mais cela ne tient pas et ne remplit plus sa fonction lorsque les filles de son groupe de danse exigent d'elle, lors d'une soirée, qu'elle montre son sexe. À ce moment-là, le voile tombe, dans un moment où les médecins font part de leur réticence quant à la poursuite du traitement hormonal qui épuise Lara. De plus, son corps choit lors d'un exercice, lui imposant l'arrêt de la danse. L'exclusion de ce groupe de filles qui lui permettait une certaine reconnaissance de son être féminin a pour conséquence que cet organe voilé, contenu par du scotch, devient à nouveau trop encombrant.

Chacun a affaire aux embrouilles de son corps. Il s'agit d'être attentif à la façon dont le sujet les traite, et lorsque cela le mène dans l'impasse, lui permettre d'inventer sa solution singulière afin de se faire un corps à défaut d'en avoir un. Les modalités de traitement du corps sont propres à chaque sujet. Bref, à chacun son traitement !

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 66.